

Va jouer avec ta poussière (à propos des récents carnets de Montherlant, Camus et Saint-Exupéry)

René Traversier

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre–décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30094ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Traversier, R. (1966). Va jouer avec ta poussière (à propos des récents carnets de Montherlant, Camus et Saint-Exupéry). *Liberté*, 8(5-6), 124–134.

ment qui contraste avec les subtils artifices, la préciosité, les « japoneries » de certaines de ses oeuvres d'imagination. Ce style, peut-être moins orné, moins somptueux que celui des romans est cependant entièrement satisfaisant parce qu'il colle à la réalité jusque dans les arcanes les plus complexes de celle-ci et dans le déroulement fluide d'une très fine psychologie.

Il faut espérer que les éditeurs américains ne nous feront pas attendre trop longtemps le tome II, qui couvrira sans doute le retour en Amérique de l'auteur, ses rapports avec d'autres écrivains importants, tels que Durrell, et sa ré-acclimatation dans une civilisation qu'elle avait quittée pendant de longues années. J'irai plus loin : il me semble nécessaire que la totalité du JOURNAL soit livrée au public, dans un avenir pas trop éloigné, une fois levés les interdits des personnages vivants qui croient pouvoir effacer la vie en retardant la publication d'un oeuvre sincère qui appartient au patrimoine littéraire du XXème siècle.

PIERRE BRODIN

va jouer avec la poussière

(à propos des récents carnets

de montherlant, camus et saint-exupéry)

A-t-on le droit d'associer, fut-ce pour les comparer des auteurs aussi différents que Montherlant, St-Exupéry et Camus ? Deux d'entre eux sont morts, le troisième vit dans une sorte de réclusion volontaire, mais le seul des trois qui, après une comédie médiocrement agréable, est entré à l'Académie Française. Il est vrai que St-Exupéry disparu à la fin de la guerre, et Albert Camus, tué dans un accident d'auto — deux morts caractéristiques de l'époque — ont disparu sans avoir peut-être donné la pleine mesure de leur talent.

Célèbres tous trois, ils ont atteint un large public. Le champion des trois et même de tous les écrivains français contempo-

rains est sans doute St-Exupéry dont 1.768.500 exemplaires de *VOL DE NUIT*, 1,400,000 du *PETIT PRINCE*, 1,355.000 de *TERRE DES HOMMES* et 980.000 de *PILOTE DE GUERRE* ont été vendus en France. Mais 1,410.000 exemplaires de *LA PESTE* font d'Albert Camus le brillant second. Ajoutons que St-Exupéry et Camus ont été traduits dans toutes les langues, et, qu'en ce qui concerne le premier, les très jeunes l'ont adopté.

Le succès de Montherlant pour être considérable est moindre : plus limité quant à son aire géographique et linguistique, plus réduit aussi quant au tirage de ses livres, ceux qui se sont le plus vendus — et dans l'immédiat avant-guerre leur éditeur Bernard Grasset n'utilisait-il pas les procédés alors les plus modernes de la publicité pour leur lancement — était la fameuse série des *JEUNES FILLES*.

Montherlant est-il donc déjà en disgrâce de son temps, un temps qu'il méprise; qu'il ne cesse de fouailler? c'est une des questions auxquelles il faudra répondre. Pourtant, si la situation de Montherlant est contestée, ne nous y trompons pas, celle de St-Exupéry et de Camus n'est pas plus assurée.

Voilà ce qu'écrit dans son pamphlet *EN FRANCE*, Jean-François Revel : « Le plus grand de ces succès (de librairie) depuis trente ans est St-Exupéry, l'homme-coucou qui a remplacé le cerveau humain par un moteur d'avion. Ses sornettes à hélice tournent toutes à l'exaltation du « chef » (mot qui, privé de tout complément, devrait être réservé aux chefs cuisiniers) et de « l'équipe » bien commandée, bien tenue en main. St-Exupéry, qui envahit à la fois les sujets du bachot et les kiosques de gares, le livre de poche et le livre de luxe, les revues et les hebdomadaires — il faut du génie pour fabriquer numéros spéciaux sur numéros spéciaux en réchauffant inlassablement une matière aussi pauvre — St-Exupéry est devenu bien plus qu'un auteur, c'est un saint, un prophète. Pour comprendre la France, il faut voir que l'écrivain influent ce n'est pas Gide, ce n'est pas Breton, c'est St-Exupéry, qui a révélé aux Français qu'une ânerie verbeuse devient profonde vérité philosophique si on la fait décoller du sol pour l'élever à 7.000 pieds de haut. Le crétinisme sous Cockpitt prend des allures de sagesse, une sagesse que nos jeunes ont sucée avec une farouche avidité ».

Plus loin, le même Revel s'excuse de citer les noms de Malraux et de St-Exupéry : « qui ne diront plus rien à personne dans cinquante ans ». Et, après avoir au passage égratigné Jean-Paul Sartre et « le self service de sa conscience libre », le fougueux polémiste de gauche décrit ainsi le « bagage intellectuel et moral de la France des années 60 : « St-Exupéry, Malraux, Teilhard de Chardin, Bigeard ». En ce qui concerne ce dernier, il semble bien que l'analyse de Revel soit inexacte et que le rôle du colonel dans la conscience bourgeoise française ait été bien épisodique. Il resterait à se demander où se porte aujourd'hui la nostalgie de la jeunesse bourgeoise, lorsqu'elle se refuse à sacrifier aux divinités (un peu poussiéreuses encore que triomphantes apparemment au moins) du marxisme, léninisme, stalinisme, kroutchevisme, Kossyguinisme ? Ressusciter Drieu la Rochelle, intéressant écrivain de second rang et penseur tourmenté mais fort inégal, s'efforcer de rendre vie à d'autres écrivains français « fascistes » ou prétendus tels⁽¹⁾, n'aboutit même pas à l'exhumation de Charles Maurras, mais au triomphe de *Minute*. Il serait assez singulier que personne ne songe à se tourner vers un écrivain aristocratique comme Montherlant, si l'on ne savait la peine que ce dernier a pris pour se dérober à tout enrôlement à toute classification, à toute allégeance doctrinale, idéologique, religieuse ou politique, à tout esprit de parti. Nous y reviendrons.

Pour passer à St-Exupéry auquel j'avais en 1947 consacré dans la série des numéros spéciaux de « Confluences » un recueil collectif quelle n'a pas été ma surprise en interrogeant depuis un an quelques écrivains des jeunes générations, afin de compléter une réédition de ce livre, de trouver des réponses bien différentes de celles que m'avaient données au lendemain de la guerre, Roger Caillois, Jules Roy, le résistant Guillaing de Bénouville, le communiste Georges Mounin, le Révérend Père Barjon, Roger Stéphane, sans parler de Blaise Cendrars ou de Léon-Paul Pargue.

Un romancier comme Jean-Louis Curtis se contentait de m'écrire que la seule pensée de St-Exupéry « le glaçait ». Et passons sur les multiples critiques formulées par certains à l'égard de

(1) On a bien raison de redécouvrir Céline, Morand, Chardonne. Mais en quoi sont-ils fascistes ? Quant à Brasillach, qui n'a pas donné sa mesure, il n'est pas André Chénier.

CITADELLE : confusion d'esprit, équivoque mystique du chef, nieztchéisme de pacotille. En même temps, les communistes, désavouant ce trop gros recueil de notes posthumes, ne renonçaient pas à utiliser l'auteur du *PETIT PRINCE*. Faudrait-il donc laisser ce dernier partagé entre les directeurs de patronages religieux et les responsables d'une action laïque un peu plus tolérante, un peu plus généreuse que ne le souhaiterait le combisme si sec, le rationalisme si étroit de J.F. Revel ?

En ce qui concerne Camus, les reproches ne sont pas moins graves. Irrécupérable par la gauche totalitaire mais inutilisable par la droite nostalgique, Camus est volontiers taxé d'esprit primaire, de pensée simpliste et laborieuse, d'incapacité idéologique. Esprit méditerranéen chatré de ses ressources poétiques, dialecticien de second ordre bien inférieur à J.P. Sartre dans les joutes qui les opposèrent, Camus n'est-il plus qu'une noble figure, un de ces doctrinaires, à la façon de la Restauration livrés à une solitude spectaculaire, à un inutile monologue ?

Ce monologue, Henri de Montherlant le poursuit à sa manière depuis le *CHANT FUNEBRE* pour les *MORTS DE VERDUN* paru il y a près d'un demi-siècle.

Lorsque j'avais vingt ans, Montherlant qui publiait alors *SERVICE INUTILE* l'un de ses livres les plus beaux et les plus pleins, était pour beaucoup de jeunes, le maître. Après les tentatives trop suaves de l'art gidien, le surréalisme en voie de dissolution, les pirouettes de Jean Cocteau dont beaucoup ne discernaient pas la démarche sérieuse qu'elles masquaient, le coeur sur la main de Jean Guehenno, les sanglantes rigueurs des théoriciens staliniens, les impostures, les excommunications, les palinodies de tant, il était bon de rencontrer une voix singulière. Une plus grande tenue et en même temps une sorte de familiarité élégante et dédaigneuse, une exigence très haute et des appétits reconnus sans hypocrisie ? Une façon de traiter les femmes, de tout subordonner au plaisir, de parler du bonheur, de démystifier (le mot n'était pas à la mode) les tabous de gauche et de droite du temps. Un écrivain comme Michel Mohrt qui devait publier un « *MONTHERLANT HOMME LIBRE* » parlait du choc qu'il avait reçu, de la « ferveur merveilleuse » qu'il éprouvait en découvrant Montherlant. Cette longue « confession lyrique » qu'est l'oeuvre de Montherlant et qui nous bouleversait tant que nous la faisons nôtre, comment

s'achève-t-elle en 1965 ? Comment expliquer que Montherlant s'est éloigné et pas seulement de par sa propre volonté ? La réponse nous est donnée parce qu'il a publié depuis vingt-cinq ans et en particulier par sa dernière pièce *LA GUERRE CIVILE* et surtout par le dernier tome de ses Carnets (1958-1964): *VA JOUER AVEC TA POUSSIÈRE*.

A ce point de notre méditation sur ces trois écrivains, il est temps de marquer leurs différences mais surtout de souligner leurs analogies et de se demander si leur triple succès est justifié ou si la triple déception que semblent éprouver certains l'est, et dans quelle mesure.

Essayons tout d'abord de définir très succinctement le sens de l'oeuvre de Montherlant, d'un homme qui nous dédaigne tant qu'il voudrait s'il devait avoir une bombe que son nom y fut suivi de cette seule mention, « écrivain du XIX^{ème} siècle français ».

Français libre mais admirateur d'une France passée et sans doute imaginaire, pourfendeur de la « morale de midinette », l'auteur de « *VA JOUER AVEC TA POUSSIÈRE* » considère que « des quatre entraîneuses qui mènent le bal aujourd'hui, Bêtise, Bassesse, Vanité, Lâcheté, Bêtise et Lâcheté sont les plus voyantes ». Ce jugement impitoyable et, somme toute fort sain (si l'on ne se limite pas au plaisir de mépriser) est celui d'un moraliste. Comme l'écrit Jean de Beer dans l'ouvrage qu'il a récemment consacré à Montherlant, les livres de ce dernier sont tous des livres de morale. Quelle morale chez un homme qui prône *l'alternance* et qui, par l'alternance des opinions, des sentiments, voire des convictions, « ne recherche pas l'équivoque, mais l'équilibre, la folie mais la sagesse, le risque mais peut-être le confort » (Philippe Sénart). Ainsi cette morale de la hauteur, cette morale chevaleresque une morale de cheik arabe disait Thierry Maulnier, débouche-t-elle sur une secrète complaisance envers soi ? « Il est vrai, écrit Montherlant en 1961, dans ses carnets, j'ai toujours été en accord avec moi-même ». Aveu qui explique bien des limites.

Revoyons un peu la vie de cet écrivain, puisque, comme l'affirme François Mauriac, une oeuvre nous intéresse « dans la mesure où une destinée s'y reflète ».

A son entrée dans la vie, a écrit Michel Mohrt, Montherlant est accueilli par trois divinités tyranniques : la Noblesse, la Reli-

gion, la Patrie. Cela paraît bien loin de nous (Pas forcément à raison). Cela donne le ton de cette existence, une existence d'amateur, celle d'un « gentilhomme qui se divertit à écrire — mais qui ne manque jamais de nous prévenir que ses écrits restent dans le secondaire de sa vie. En d'autres temps, il eut été soldat. Soldat ! c'était là sans doute sa vraie vocation. » (M. Mohrt).

Après être apparu vers 1924 comme le successeur tout naturel de Maurice Barrès, Montherlant étonne ses contemporains en se *désolidarisant*. Il refuse la succession de Barrès et aussi celle de Baden Powell. « L'ennui naquit un jour de l'uniformité ôtée ». Il veut vivre, se *réaliser*. Et c'est le départ pour l'Espagne, les voyages. « Ce qui est intéressant, ce n'est pas d'arriver, c'est de changer ». Puis l'auteur d'*AUX FONTAINES DU DESIR* s'interroge amèrement: « Pourquoi bouger? » « Parti, écrit justement Philippe Sénart, pour la chasse brutale des désirs, il allait en être la victime ». « Je rentre, écrit-il, dans ce qui n'est pas ma vérité, je n'ai pas été heureux ». Dès lors, ce « voyageur solitaire qui était un diable » devient un Chevalier du Néant. La liberté débouche sur la mort, ou plutôt le goût amer de la mort.

« Le sceptique sans ambition est le seul être innocent sur cette terre ». Et Pierre de Boisdeffre n'hésite pas à écrire que, volontairement anachronique, Montherlant « pourrait ressembler à son insu à ce héros de notre temps : *l'homme absurde* ».

L'ennui est que l'auteur de *SERVICE INUTILE* se révèle, lorsque vient en 1939 et surtout après 1940 (Car la Drôle de Guerre stigmatisée dans le *SOLSTICE DE JUIN* relève par trop et avec trop de raison du ricanement cher à notre gentilhomme des lettres) complètement en dehors du coup.

Le reproche que l'on peut adresser à Montherlant n'est pas d'avoir « collaboré », ce qui lui a été reproché à tort, mais de n'avoir pas su prendre un risque fut-ce momentanément. C'était quand même plus important, plus périlleux que de toréer. Le souci de soi-même l'a conduit à trahir sa propre vocation, cette morale du défi, du danger. Le Chevalier du néant a choisi les pantoufles. En même temps, et malgré l'incontestable grandeur de l'oeuvre, celle-ci est apparue, surtout au théâtre, plus visiblement avec ses défauts : sa grandiloquence, son vide pompeux. Si la morale du refus n'a pas su, en un moment décisif, être une morale qui résis-

tait aux autres, elle débouche un peu trop facilement sur le bougonnement. Ronchonner, rebâcher, opposer au siècle des formules lapidaires mais trop souvent prendre des poses creuses, ce n'est pas *résister*, comme le conseillait Alfred de Vigny. Montherlant, convaincu que nous nous perdons, que tout geste est inutile, que toute action inutile a sa beauté — et que cela seul compte — se contente de fermer la porte, de se coucher en rêvant à Plutarque — qu'il ait choisi la solitude est bien, que cette solitude soit toujours de bonne qualité est autre chose.

Ceci dit, cette critique est celle d'un admirateur déçu. L'oeuvre de Montherlant ne justifie pas les excessives sévérités de M. Robert Kanters. Elle reste salubre, elle reste partiellement grandiose, précisément parce qu'elle a horreur du vulgaire, de la masse, de la prétention, des lieux communs, de la routine. Mais elle témoigne, contrairement à ce qu'espérait le jeune Alban de Bricoule, le héros du SONGE, que l'écrivain qui fut notre maître n'est jamais parvenu — pour lui et pour nous — à vaincre cette impuissance d'aimer qui est son mal profond — et à le sauver de l'ennui majestueux de Narcisse.

Si le Comte Antoine de Saint-Exupéry est lui aussi un aristocrate, sa nature et sa vie n'ont rien de commun avec celle d'un bon élève de Sainte Croix. Destinée *exemplaire* sur laquelle il n'est pas besoin de revenir.

Rappelons seulement, car le mépris de Jean-François Revel est trop facile et même mesquin, que « Saint-Ex » prit la défense des Républicains espagnols, des juifs persécutés, des Français égarés. Ses positions politiques sont discutables. Son action ne l'est pas.

Saint-Exupéry n'est pas le chantre de l'aviation. Ce pilote médiocre, ce bon technicien (Bricoleur scientifique de génie), cet hurluberlu séduisant et pourri de talents s'est intéressé d'abord à l'action. A l'action plus qu'à l'aventure, au sacrifice plus qu'à la mort absurde. Toute son oeuvre est un témoignage, mot trop abîmé aujourd'hui, un témoignage en faveur de l'action qui permet de retrouver le sens de la solidarité et aussi d'une beauté qui manifeste une sorte d'état de grâce — l'innocence des coeurs purs. Montherlant n'est chrétien que par alternance. Saint-Exupéry est un nostalgique de la foi, mais immensément apparaît lui aussi com-

me un tenant de la morale aristocratique (Le gouvernement des meilleurs, le droit des élites, etc . . .). « Peu à peu, écrit-il, oubliant l'homme nous avons borné notre morale aux problèmes de l'individu ». D'où cette réponse : « Citadelle, je te construirai dans le coeur de l'homme ».

Réponse obscure et même filandreuse. Et il est vrai que la pensée de Saint-Ex, toujours sympathique — au sens étymologique du mot — souffre de n'être pas structurée. Saint-Exupéry était un poète, un styliste un peu trop influencé dans son phrasé par la langueur de la période gidienne. Mais il n'était pas un philosophe. Pourtant, il ne suffit pas de parler de l'universalité de Saint-Exupéry, de son humanisme, de sa soif de pureté, de son sens si rare d'autrui (Ce qui le différencie de Montherlant, encore que Saint-Ex. ne pèche jamais par optimisme. Mais il ne se regarde jamais campé dans le mépris).

Ce qui me paraît mériter à Saint-Ex. une survie ailleurs que dans les bibliothèques d'adolescents, ce n'est pas l'aviation (Depuis sa mort, à la découverte du monde par les airs se substitue l'aventure des cosmonautes), ce n'est pas sa fin héroïque, ni ce rayonnement exceptionnel dont témoignent ses amis. C'est le fait qu'il a *posé certains des problèmes essentiels de ce temps*.

Il y a des écrivains qui répondent à des questions, il en est d'autres — et ce n'est pas moins important — qui savent poser les questions — Saint-Exupéry l'a su. — Là où le penseur, lorsque le lyrisme l'abandonna, devient faible, le moraliste est très fort. Croisé et songe creux, écrivait L.P. Fargue. Mais avec un sens du concret de la vie.

Saint-Ex. abonde en formules. Evitons les trop célèbres : « La paix n'est pas quelque chose d'abstrait . . . C'est que ça ait un sens de mordre dans du saucisson et du pain de campagne sur les bords de la Saône en compagnie de Léon Werth » . . .

« Un domaine n'est pas la somme des intérêts. Là est l'erreur. Il est la somme des dons ».

« On meurt pour une maison. Non pour des objets et des murs. On meurt pour une cathédrale. Non pour des pierres. On meurt pour un peuple. Non pour une foule. On meurt par amour de l'Homme s'il est la clé de voûte d'une Communauté. On meurt pour cela seul dont on peut vivre ».

Nous sommes ici bien loin du goût quelque peu morbide de la mort rencontré chez Montherlant.

On pourrait ainsi multiplier les citations d'un écrivain qui, jusqu'à sa fin si tragique et si douloureuse, s'est demandé : « que faut-il dire aux hommes ? » Les points d'interrogation de Saint-Ex., son horreur de la civilisation de *quantité*, tout cela vaut singulièrement pour aujourd'hui.

Après l'idéalisme d'Antoine de Saint-Exupéry, l'austère communication d'Albert Camus, l'homme qui, au lendemain de la libération incarna la pureté de la libération, et moins ses illusions que sa rigueur d'exigences si promptement déçues. « La Terre », écrivait déjà Camus dans *Noces*, l'un de ses rares livres où il se soit abandonné au lyrisme : « dans ce grand temple déserté par les dieux, toutes mes idoles ont des pieds d'argile ».

Inventeur de *l'absurde*, l'auteur du mythe de Sisyphe s'est, dans sa trop courte existence, éloigné de toute sujétion idéologique. Il cherche à comprendre son temps, et à savoir, comme Saint-Exupéry, comment participer. Savoir participer, c'est savoir résister. Cela Montherlant par goût excessif de soi, ne l'a peut-être jamais ressenti profondément. Camus, oui. L'amertume est pourtant là, aussi bien que chez l'auteur du *MAITRE DE SANTIAGO*, et le sens du néant.

Mais l'absurde qui, pris en lui-même n'énonce aucune règle d'action, n'est valable que comme point de départ, est *moteur*, parce que contradictoire pesant dans le même moment deux termes qui doivent être surmontés par une mention (Cf. Camus par Robert de Luppé). « L'expérience absurde me donne une première et une seule évidence : ma révolte ».

Mouvement religieux déçu, la révolte ne peut, ça et là, s'empêcher de laisser passer le chant.

La sainteté sans Dieu : objectif mélancolique. Et qui explique trop de pages bien fabriquées, laborieusement construites, notamment dans son théâtre, chez Camus. Mais si la pensée de Camus est en définitive assez pauvre, s'ensuit-il que son thème essentiel vers lequel elle chemine depuis *L'ÉTRANGER* et *LA PESTE*, le thème de la conscience libre assumant sa liberté perdue

de sa valeur. Camus est l'homme d'une seule expérience, mais elle est décisive et elle a valeur d'exemple. Cet itinéraire, de l'absurde à la révolte, cette volonté de ne pas « pardonner à la société politique contemporaine, cette machine à désespérer les hommes », cette « Révolution en faveur de la vie non contre elle » n'a-t-elle pas, ça et là, des accents qui rappellent Saint-Exupéry : « Cette folle générosité, celle de la révolte qui donne sans tarder sa force d'amour et refuse sans délai l'injustice ».

Chez Camus comme chez Saint-Exupéry, nous retrouvons le sens des *questions* qui doivent nous être posées. L'être humain, juge et témoin, que nous rencontrons dans *LA CHUTE*, c'est notre frère. Et la fraternité de Camus n'est pas simple effusion, elle procède de cette révolte qui empêche l'homme de se perdre, de se perdre dans la masse anonyme des autres, de s'engloutir dans le moutonnement dérisoire des consciences perdues.

« Mon royaume est de ce monde, j'y suis heureux » a écrit Albert Camus dans les Carnets. C'est dire que l'homme jeune, fier et même un peu farouche que nous avons connu n'était pas un triste. Entre Dieu et l'Histoire, il avait une « terrible envie de choisir la terre, le monde, les arbres ». Il est mort sans avoir pu le confirmer comme nous l'aurions aimé. Pourtant, rappelons-nous que son oeuvre « n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le coeur une première fois s'est ouvert ».

Qu'ont-ils donc en commun de plus important ces trois hommes qui auraient pu permettre à Roger Stéphane de compléter, d'enrichir son remarquable essai « Portrait d'un aventurier » ?

D'avoir été tous trois des *directeurs de conscience de l'époque*.

De souffrir de leur succès même (Mais ne s'agit-il pas avant tout de réactions propres aux milieux intellectuels, voire à certains milieux intellectuels parisiens ?).

D'avoir éprouvé ce « sentiment tragique de la vie » dont parlait Miguel de Unamuno, d'avoir au cours de leur existence ressenti l'absurde du monde et la tentation du néant. Mais préoccupés par le monde visible d'avoir d'abord cherché à situer l'homme par rapport à la Société. La tentation métaphysique est, en défini-

tive, repoussée par tous trois. Et, plus encore que la foi, tous trois ont repoussé l'invisible, le fantastique, le surréel. Poètes, mais poètes de ce qui est visible.

Montherlant est, paradoxalement, le seul à avoir survécu et le seul à s'être abandonné à cette délectation morose qu'est le sentiment de la vanité des êtres et des choses, les deux autres écrivains ont réagi par le refus, par l'action. La mort même couronne leur victoire : elle est exemplaire. Et le rationalisme hargneux de J.-F. Revel n'y change rien. Tous les trois, Camus, Montherlant et Saint-Exupéry sont des écrivains de la *liberté*. Le sens, la portée de celle-ci les a hanté. De ces libertés illusoire ou non, quelle est celle qui a le plus de valeur ? Celle de Camus « engagé », de Saint-Ex. mobilisé au service des hommes ou celle de Montherlant réduit à soi ?

Montherlant, Camus, Saint-Exupéry, sont devenus classiques et pas seulement par l'édition et la publication en livres scolaires. Classiques par le pessimisme, l'ardeur à vivre, le choix d'une morale. Classiques aussi et peut-être surtout par leur recours au langage. Tous trois ont placé très haut un sentiment qui semble quelque peu anachronique, *l'honneur*. Mais ils se sont sauvés par cet honneur des hommes qu'est le langage, par le recours au mot, par le style. Style de vie, mais en même temps style d'expression. Et Camus qui se défiait tant de tout esthétisme lui aussi, en enfant de la Méditerranée est revenu au besoin de la *forme*.

Par le fait aussi qu'ils débouchent sur le *silence*, sur la *solitude*. Là est leur point commun ultime.

Comment transcender cette solitude, c'est ce qu'ils nous montrent de manière diverse et qui fournit un sujet toujours actuel à notre réflexion.

RENÉ TAVERNIER